

Werner ouvrit brusquement les yeux en prenant conscience de la sonnerie désagréable et persistante qui lui vrillait les tympans. Il resta deux bonnes minutes sans réaction, l'esprit vide, avant d'appuyer machinalement sur le bouton qu'il sentait à portée de sa main engourdie et qui déclencha la phase finale du processus de restauration. La sonnerie s'arrêta net et il vit sans émotion particulière le couvercle transparent du sarcophage dans lequel il se trouvait rigidement allongé s'ouvrir sans bruit en basculant lentement par-dessus sa tête.

Il avait les tempes bourdonnantes, la bouche sèche, des picotements dans les orteils et dans les doigts. Il sentait sa langue gonflée frotter comme une râpe contre son palais. Sa gorge était à demi obstruée par une substance collante et ses efforts infructueux pour déglutir ne parvinrent pas à atténuer cette inconfortable sensation. Puis il reconnut le sifflement aigu de sa respiration à travers les tubes semi-rigides pénétrant profondément dans ses narines, avant que ne se forme dans son mental la première image à peu près claire.

Les motifs lumineux du calendrier universel, avec l'heure du vaisseau et la date du jour - dont l'affichage occupait une bonne partie du plafond de la cellule d'hibernation - imprégnèrent graduellement son esprit désormais conscient. Tout lui revint en mémoire et il eut la même difficulté qu'à l'accoutumée pour admettre qu'autant de temps - six mois environ - avait pu s'écouler depuis qu'il s'était allongé pour sombrer doucement dans l'inconscience.

Six mois, avalés comme un soupir... Et, compte tenu de l'effet relativiste dû à l'accélération constante de l'astronef, un peu plus encore pour ces gens étonnants auxquels ils avaient cyniquement imposé leur oppressante intrusion. Avant de les contraindre, avec sa propre participation active, à accepter leurs énormes exigences. Ces nouveaux venus dans la Fédération, à présent membres bien malgré eux d'une vaste famille galactique qui n'aurait jamais rien d'une fraternité.

Il se redressa péniblement sur ses coudes et parcourut la salle du regard. D'autres sarcophages étaient ouverts, d'où émergeaient des visages passablement ahuris dont les yeux cherchaient visiblement à se réapproprier une réalité qui leur échappait encore un peu. Werner savait d'expérience qu'une heure environ serait nécessaire pour que la douzaine d'hommes constituant la relève de l'équipe de quart se retrouvent, un peu flageolants, dans les cabines individuelles où un traitement rapide et automatique faciliterait la reprise de leurs fonctions physiologiques. Puis ils prendraient une légère collation en commun avant de se rendre à la passerelle où leur seraient communiquées les observations éventuelles et les consignes.

Et un nouvel intermède de quinze jours d'une vie relativement normale commencerait alors, rythmé par la succession des périodes de quart et de repos, jusqu'à ce que leur vie soit à nouveau mise entre parenthèses pour six mois de plus. Et ceci devrait se produire deux fois encore. Puis, à l'issue de ce singulier voyage et si tout s'était bien passé, ce serait le retour sur Atlantis.

Atlantis... Werner eut l'impression de voir se matérialiser devant ses yeux le vaste espace bétonné du cosmodrome militaire et la circulation incessante des véhicules de service autour de l'alignement impeccable des chaloupes à la croix fourchetée. Grosses choses insectoïdes aux reflets argentés, prêtes à s'élancer dans le ciel vert émeraude pour rejoindre les vaisseaux de guerre en orbite. Il lui sembla n'avoir plus qu'à lever la tête pour contempler, juste derrière, les façades serrées des gigantesques immeubles ocre jaune. Avec, au dernier étage du plus haut d'entre eux, sous un jardin en terrasse à la luxuriante végétation dissimulant imparfaitement un fouillis d'antennes et de systèmes de protection, les bureaux de l'amirauté.

Et puis, en arrière-plan, comme pour fermer ce décor familier ayant si souvent impressionné sa rétine, la masse bleu clair coiffée de blanc de l'énorme massif montagneux. La chaîne omniprésente, occupant toute la largeur de l'horizon, qui protégeait la mégapole des vents

dominants tout en lui garantissant la relative sécheresse du climat. Ces vents chauds, qui se déchargeaient en escaladant les versants opposés d'une partie de l'humidité puisée dans le vaste et tumultueux océan recouvrant la planète. Qui soufflaient sans cesse, de façon régulière, balayant sans relâche l'unique continent d'Atlantis.

Il se désolidarisa avec précaution de l'équipement d'assistance respiratoire, retira de ses poignets les capteurs de température et réussit à s'asseoir sur le bord du berceau. Il sentit aussitôt sa tête tourner tout en éprouvant la sensation soudaine d'un creux profond au niveau de l'estomac. Il savait que ce malaise ne durerait pas et qu'il lui suffirait d'attendre que tout fût rentré dans l'ordre avant de se mettre debout pour être à nouveau en proie à une brève et inévitable impression de vertige.

Rien de bien inquiétant... Mais il savait par contre que l'état dépressif qui suivrait, allié à un écrasant sentiment de solitude, ne se dissiperait pas aussi facilement.

Les images qui traversèrent ensuite son esprit le firent dans l'ordre habituel. Le visage un peu enfantin de Noémie, d'abord. Son ancienne maîtresse avec laquelle il était si loin d'être sûr de pouvoir renouer un jour. Puis celui de sa mère, femme un peu fantasque devenue volage après un long veuvage. Celui de son père, enfin, brillant officier tué en service il y avait bien longtemps, qu'il avait tant admiré étant enfant et sur les traces duquel il avait rêvé de marcher.

Il pensa que la première chose à faire en rentrant serait de passer voir cette femme qu'il trouverait comme à chaque fois légèrement vieillie. Sans doute en compagnie de son dernier amant en date, dans sa petite demeure du village troglodyte aux confortables appartements creusés dans le flanc d'une colline, bien à l'abri du souffle constant des alizés d'Atlantis.

Atlantis, à la fois si lointaine et si proche. Si lointaine en dépit des sauts en hyperspace raccourcissant incroyablement les distances, et en même temps si proche en temps subjectif. Devenue comme par miracle presque à portée de main, au prix toutefois de deux nouvelles périodes d'un long sommeil de brute. Deux épisodes de plus de ce néant total qui, sans en abrégier la durée - et ce n'était pas là le moindre des paradoxes - avait mangé une partie de sa vie.